

L'ANNEAU DU LEVANT

Un roman d'Isabelle Corlier

Résumé de l'épisode précédent : Ophélie découvre que Geoff lui avait caché des pans entiers de sa vie.

X

— Comment tu te sens, sinon ?

À l'écran, Geoff avait haussé les épaules.

— Comme d'habitude. On s'y fait.

La qualité de l'image n'était pas extraordinaire, mais elle était bien suffisante pour trahir les cernes qui mangeaient le visage du médecin. Il avait maigri et une nouvelle ride, amère, lui poussait au coin des lèvres. Ophélie s'en était mangé l'intérieur des joues, incapable de trouver les mots justes pour apaiser le chagrin de son ami. Pour la centième fois depuis ces horribles funérailles, deux ans plus tôt, elle regrettait d'être revenue sur Jersey, d'avoir repris le cours normal de sa vie alors que, là-bas, celle de son meilleur ami était bouleversée à jamais. Sa place était à Bruxelles, près des siens.

Une petite voix, plus raisonnable, lui souffla cependant que seul le temps détenait les clés de la mélancolie du jeune homme. La jeune femme détailla les traits qui remplissaient l'écran, nota avec inquiétude les yeux cerclés de rouge, au focus incertain, et la barbe négligée qui rebiquait à la diable au quatre coins de la mâchoire.

— Tu devrais peut-être essayer de sortir, voir des gens. Rencontrer de nouvelles personnes, qui sait ?

Le visage s'était redressé, les prunelles brillantes d'une colère irraisonnée. Ophélie avait amorcé la retraite, prudente.

— Je disais ça comme ça, je ne t'oblige à rien. Ça va faire deux ans, Geoff ! Tu as le droit de refaire ta vie.

— Arrête !

Cette fois, c'était la débandade et, son courage loin devant elle dans la foule des fuyards, la jeune femme avait rentré la tête dans les épaules, prête à essuyer la tempête. Geoff, cependant, était vite retombé dans son apathie.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Pour pouvoir refaire ma vie, il faudrait déjà que j'en ai une.

Il avait secoué la tête, le regard de nouveau perdu, en-dehors des réalités, loin de tout et tous.

— Je la vois partout, tout le temps. Elle me poursuit, de jour, comme de nuit. Dès que quelqu'un rit, je crois que c'est elle ; quand je ferme les yeux, j'entends sa voix qui m'appelle ; le matin, dans l'ascenseur, j'ai l'impression de sentir son parfum, comme s'il était resté en suspension tout ce temps. À chaque fois, l'espoir revient, je me réveille en sursaut, j'épie sa silhouette dans la rue, puis je me rappelle qu'elle est morte, qu'elle ne reviendra plus jamais...

Il avait inspiré avec force, s'était passé une main lasse sur les yeux et Ophélie avait froncé les sourcils pour contenir sa propre émotion.

— Tu vois toujours ton psy ?

L'image avait oscillé sur l'écran, la connexion suspendue le temps d'un battement de cils, et la réponse s'était perdue dans les limbes d'Internet avant de rompre tout à fait la communication. La jeune femme avait pianoté sur son clavier, et récolté à chaque fois un message d'erreur. Excédée, elle avait remonté le plaid sur ses épaules et, sur un dernier soupir, abandonné la partie. C'était de toute façon peine perdue car dehors, sous un ciel dangereusement bas, Eleanor faisait rage : le vent soufflait en rafales, malmenait la lande et les haies épineuses autour de la maison. L'air était chargé d'iode car les bourrasques venues de la côte embarquaient avec elles des vagues entières volées à la mer. Ophélie avait jeté un coup d'œil inquiet vers les carreaux de verre soufflé du cottage, martelés par l'orage, mais la vieille mesure ne bronchait pas. Construite dans les flancs d'un talus, elle était bien ancrée dans la terre et résistait depuis plus de deux siècles au climat souvent ingrat de l'île. Elle en avait maté d'autres. Une lourde silhouette blanche s'était détachée du flou ambiant et la jeune femme avait souri. Une dizaine de moutons s'étaient enfuis du champ voisin et avaient trouvés refuge dans son jardinet. Massés en grappe sous une aubépine, ils s'étaient remis à brouter paisiblement, indifférents à la pluie qui tourbillonnait autour d'eux. Frissonnante malgré le feu qui crépitait dans le petit poêle crapaud, Ophélie avait resserré les épaisses tentures de vieux velours pourpres sur le paysage dévasté par la pluie et les embruns.

— Mademoiselle Sterckx ?

Elle avait sursauté, une main sur le cœur, prête à hurler.

— Mademoiselle Sterckx !

En proie au vertige, désorientée et les yeux écarquillés par l'incompréhension, la jeune femme peinait à reprendre ses esprits.

— Vous vous sentez bien ?

Le procureur, penché sur elle, la dévisageait avec sollicitude, un verre d'eau à la main. Elle secoua la tête, força un sourire sur ses lèvres et, refusant l'aide qu'il lui offrait, se carra contre le dossier du canapé. À ses côtés, Martin la scrutait avec inquiétude.

— Je...

Elle chercha ses mots, une explication acceptable, mais seul lui revenait le souvenir de cette discussion avortée avec Geoff. L'adolescent perçut son trouble et, serviable, lui mâcha le travail.

— C'est comme si tu avais disparu. Je veux dire, ton corps était là, mais le reste...

— J'ai eu un moment d'absence.

Décidée à se ménager un peu de temps pour rassembler ses idées, elle se redressa et savoura à petites gorgées le verre d'eau que le magistrat avait posé devant elle. Ils n'avaient jamais eu l'occasion de finir cette conversation, Geoff et elle. Eleanor avait frappé l'île de plein fouet et l'île s'était retrouvée coupée du resté du monde pendant quelques jours, le temps de rétablir les lignes électriques et de communication. S'en étaient suivis de nombreux jours de crise pour les Jersiais car la tempête n'avait épargné personne. De son côté, Ophélie n'avait dû gérer que des dommages certes secondaires, mais néanmoins pressants, car le gel suivait et il ne s'agissait pas de laisser le vieux cottage en proie aux éléments. S'il était robuste, il ne devait son salut qu'à l'entretien scrupuleux auquel sa toiture et ses murs étaient soumis. Laisse à lui-même, l'humidité aurait tôt fait de lui lézarder les murs. Quand elle avait enfin trouvé le temps de pouvoir le rappeler, trois semaines s'étaient envolées et Geoff avait éludé toutes ses questions. Il avait meilleure mine, elle n'avait pas insisté.

Ophélie contempla le fond du verre, dans lequel une goutte d'eau tentait de survivre.

— C'est tout à fait ridicule !

— Quoi ça, exactement ?

La jeune femme se mordit les lèvres et fixa le jeune substitut droit dans les yeux.

— Geoff n'est pas un drogué. C'est impossible.

Le magistrat soutint son regard, mais ne protesta pas.

— Et pourquoi pas ?

— Déjà parce que ce n'est pas un idiot. Pourquoi conserver de la drogue dans un endroit où, à tout moment, il pouvait se faire pincer, alors qu'il lui suffisait de planquer tout ça chez lui, ni vu ni connu ?

Elle attendit, défiante, mais le procureur demeura silencieux. Lassée, elle détourna le visage et embraya vers Martin.

— Après tout, rien ne dit que ce n'est pas l'assassin qui lui a injecté tout ça. Tu m'as bien dit que tu n'avais pas osé sortir tout de suite de ta cachette parce que

cette ordure est encore restée un long moment occupée autour du corps, c’est ça ?

L’adolescent plissa le nez, indécis. Il coula un coup d’œil timide vers le procureur, puis acquiesça.

— Je ne sais pas. Oui, enfin, je suppose. Je ne me souviens plus très bien. C’est allé très vite, quand même.

Embarrassé, il esquiva le contact et baissa les yeux. Ophélie, cependant, se tournait, pleine d’espoir, vers le substitut. Il secoua la tête, dans une négation silencieuse et la jeune femme explosa de frustration.

— Et pourquoi pas ?! hurla-t-elle, à bout de nerfs. C’est comme ça que vous enquêtez ? Vous êtes incapable de retrouver l’assassin, alors vous roulez les victimes dans la boue jusqu’à ce que tout le monde en conclue que c’était cherché, c’est ça ? Vous arrivez ici, avec vos infos qui flairent bon la presse à scandales et vous vous attendez à ce que je vous laisse faire sans broncher ? Que je me range tout à coup à vos côtés pour salir sa mémoire ? Vous ne connaissez rien de lui, et encore moins de moi !

Le magistrat ouvrit la bouche pour protester, elle le coupa d’une main autoritaire.

— Non ! Peu importe qu’il m’ait caché des choses. Je suppose qu’il devait avoir de bonnes raisons pour le faire, ou peut-être attendait-il simplement le moment opportun pour en parler. Je ne le saurai jamais et vous non plus, mais c’était quelqu’un de bien, tant sur le plan privé que professionnel. Un médecin dévoué et compétent. Pas le junkie ou je ne sais quoi que vous tentez de dépeindre.

Soulagée, Ophélie se rencogna dans le fauteuil, le menton haut, les bras repliés sur elle-même, dans une attitude de défi. Martin, embarrassé, n’osa pas lever les yeux et s’absorba dans la contemplation de ses baskets.

— Geoff a de la chance, mademoiselle Sterckx. Vous êtes une amie loyale et fidèle.

Ophélie renifla, méprisante, mais le procureur poursuivait déjà, une note de compassion dans la voix.

— Loin de moi l’envie de salir la mémoire de votre ami, comme vous le dites, et il est vrai que je ne connais rien de Mr Van Roey. C’est justement la raison pour laquelle je suis là. Pour que vous m’appreniez, que vous me guidiez.

La jeune femme détourna les yeux, fixa un point sur le mur au-dessus du buffet. Il soupira et, en quête d’audience, se tourna vers Martin qui buvait ses paroles.

— Souvent, c’est en fouillant dans la vie de la victime qu’on retrouve la piste de son tueur.

— Surtout dans les crimes à l’arme blanche.

Le procureur hocha la tête avec bienveillance.

— Je vois que tu t’intéresses au sujet. Fan de séries policières, peut-être ?

L’adolescent acquiesça d’un petit coup de tête timide.

— Les bouquins, aussi. J’aimerais bien être criminologue.

— Criminologue ! Tu te prépares à de belles études, dis donc. C’est un domaine qui s’est fort étoffé ces dernières années. Et tu t’orienterais plutôt vers la police ou la recherche ?

Un raclement de gorge s’immisça entre eux et les rappela à l’ordre. Le magistrat réprima un sourire et adressa un sourire de connivence à Martin. Quand il se redressa, son visage s’était transformé. Austère, il jaugea Ophélie sans aménité.

— Je ne suis pas votre ennemi, mademoiselle Sterckx, mais je ne négligerai aucune piste sous prétexte que cela pourrait nuire à la réputation de votre ami. Vous voulez arrêter le meurtrier de Mr Van Roey, n’est-ce pas ? cela tombe bien, moi aussi. La seule différence, mademoiselle, c’est que contrairement à vous, je n’ai aucune implication émotionnelle dans l’affaire. Seuls les faits et la vérité m’importent. Et, j’en suis navré, mais certains faits apportent un éclairage nouveau sur la vie de votre ami.

Sans laisser à la jeune femme l’opportunité de réagir, il se pencha et, d’un geste presté de la main, produisit une farde cartonnée de sa mallette.

— Comme Mr Chineme, votre ami ne présentait aucune trace d’injection intraveineuse. Le légiste a retrouvé des résidus au niveau de la trachée et des parois de l’estomac, ce qui laisse supposer une absorption par ingestion.

Le cœur en berne, Ophélie ouvrit la farde cartonnée et en extirpa le premier feuillet. Ses épaules s’affaissèrent dès les premières lignes.

— Signes d’érosion des parois nasales et des sinus.

Elle leva la tête et affronta le regard impassible du magistrat.

— Il sniffait.

— Entre autres. Mais ce n’est pas tout. Nous avons retrouvé la trace de son ex-femme. Sa deuxième femme, s’entend. Elle nous a fourni des informations plus précises et nous a confirmé le nom de son médecin traitant ainsi que de son thérapeute. Nous avons reçu son dossier médical complet.

Il estima en avoir dit assez et, sur un geste éloquent, encouragea la jeune femme à poursuivre sa lecture. Martin, effaré, épiait la progression du choc sur le visage d’Ophélie. Intrigué, il jeta un coup d’œil rapide par-dessus le bras de la jeune femme et déchiffra un logo évoquant un massif montagneux sur les quelques pages qui dépassaient de la farde.

— La clinique Les Alpes, précisa le procureur. Un établissement haut-de-gamme spécialisé dans les cures de désintoxication. En gros, un château retiré dans les montagnes suisses, près de Montreux.

Il coula un regard discret vers la jeune femme catatonique dont les mains tremblantes serraient et chiffonnaient les mémos.

— Mr Van Roey y a passé un mois en début d’année.

L’adolescent arrondit la bouche dans un sifflement, vite ravalé sur un geste impérieux du magistrat. Ophélie referma le dossier et le déposa sur ses genoux avant de fixer un point, loin devant elle, par-delà la fenêtre et les toits des maisons.

— Il m’avait parlé d’un congé sabbatique, le premier en cinq ans, quand il avait rejoint l’équipe. Il était surexcité à l’idée de partir, je ne l’avais plus vu comme ça depuis...

La jeune femme marqua la pause, força les mots à passer le goulet d’étranglement qui se formait au creux de sa gorge.

— ...depuis la mort de Sheril. Il se faisait une joie de pouvoir enfin faire ce qu’il voulait quand il voulait, sans horaires ni obligations. Il s’était déjà établi tout une liste de livres, de films, de séries. Tout ce qu’il avait raté ces dernières années. Sans compter les activités : randonnées, ski, natation. Je lui avais proposé de le rejoindre, mais il préférerait rester seul. Il avait besoin de repos, me disait-il, de se réconcilier avec lui-même. La vie est si belle.

Elle leva la tête et posa sur le procureur un regard dévasté.

— Ce sont ses propres mots, je ne les invente pas. Je me suis demandée si quelque chose s’était passé, s’il avait rencontré quelqu’un, mais je n’ai pas osé poser la question. Il avait l’air heureux, en paix, pour la première fois depuis si longtemps. J’avais peur de ramener de mauvais souvenirs à la surface. Et pendant tout ce temps, il était en détresse et je ne l’ai pas vu...

La jeune femme soupira et se passa une main lasse sur les yeux. Face à elle, le magistrat conservait une attitude pleine d’empathie, à l’écoute. Il se pencha par-dessus la table et posa la main sur la sienne.

— Vous n’avez rien à vous reprocher. Il avait tenu tout son entourage à l’écart de sa vie, même ses parents ignoraient qu’il s’était remarié.

Ophélie braqua un regard choqué sur le procureur, il hocha la tête.

— Il était dévoré par la peur que quelque chose ne lui arrive à elle aussi, il voulait attendre d’être tout à fait sûr avant d’officialiser la nouvelle.

— Sûr ? mais, de quoi ? Ce qui est arrivé à Sheril était un accident, quelque chose de tout à fait imprévisible ! Et elle ? Je veux dire, à chaque fois que j’ai eu Geoff au téléphone, ou en visio, il me parlait de Sheril, de l’horreur de vivre sans elle. Il était obsédé. Tous ces secrets, la drogue, les souvenirs ? Comment est-ce qu’elle a pu accepter ça ?

Elle s’agitait de nouveau, son courroux incrédule cette fois orienté sur cet ami de toujours dont elle découvrait des facettes insoupçonnées. Le magistrat leva une main apaisante, et ses yeux fouillèrent le visage de la jeune femme à la recherche d’un contact.

— Elle l’aimait. Il lui avait promis de changer et, dans une certaine mesure, c’est ce qu’il a fait. Il est entré en cure de désintoxication, pour elle, pour...

Il s’interrompit et se mordit les lèvres. Ophélie perçut l’hésitation, son instinct prit le relais et elle plongea son regard dans celui du substitut, soudain inquisitrice.

— Pour ?

Lambert détailla longuement les traits tendus de la jeune femme, les rides qui se creusaient dans son front, et soupira.

— Saviez-vous que Sheril était enceinte de deux mois lorsqu’elle est décédée ?

Sans un mot, il puisa une dernière fois dans sa mallette, en sortit une photo de format A5, repliée sur elle-même, qu’il tendit à Ophélie. Les doigts tremblants, la jeune femme rabattit les deux pans du cliché. Geoff arborait un sourire fier et satisfait. Près de lui, dans un lit d’hôpital, une jeune femme brune et souriante tenait un bébé dans les bras.

— Il s’appelle William, il est né il y a deux semaines.

À suivre....